



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

- + *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.
- + *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.
- + *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.
- + *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

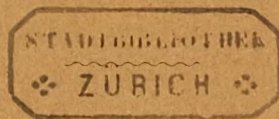
Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter <http://books.google.com> durchsuchen.

17e 15 //

Neujahrsblatt
der
Kunstgesellschaft
in
ZÜRICH
für
1897.

GUSTAV CASTAN.

ALFRED DUMONT.



Der neuen Reihenfolge

LVII.

256

BUCHDRUCKEREI BERICHTHAUS (vorm. ULRICH & Co.).

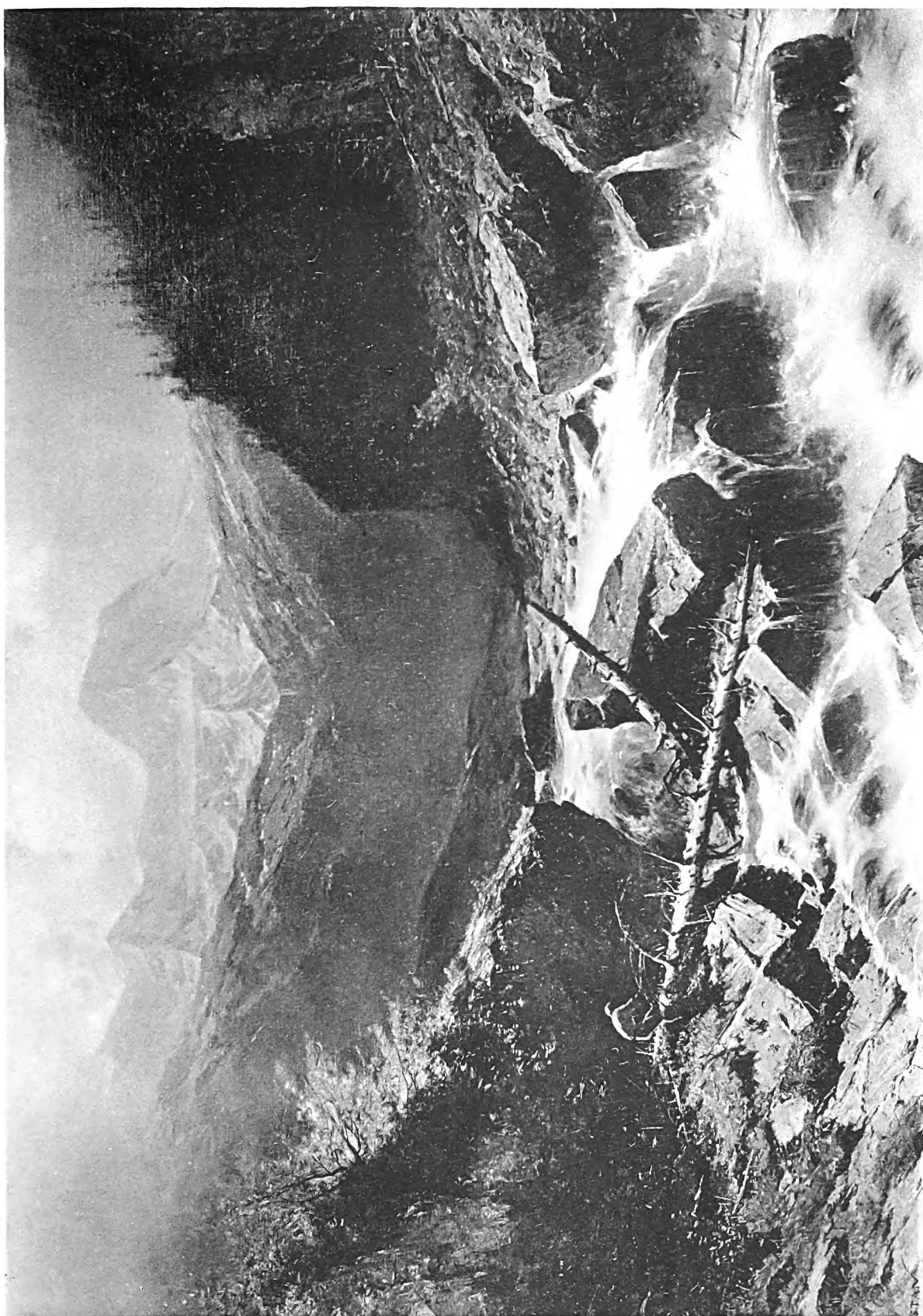
Inhaltsverzeichnis der frühern Neujaarsblätter.

- I. Ältere Reihenfolge.** 1805—1840, siehe Verzeichnis im Neujaarsblatt von 1846.
II. Neue Reihenfolge, Nr. I—LVI.

Nr.	Jahr	Text	Verfasser	Bild	Preis Fr.
I	1841	Leopold Robert von La Chaux-de-Fonds	C. W. Hardmeyer	Portrait. Les moissonneurs	2. —
II	1842	Joseph Heinz aus Bern	Derselbe	Familie des Künstlers	2. —
		Bericht über die erste schweiz. Kunstausstellung im Jahr 1840			
III	1843	Künstl. Bestrebungen in Zürich bis auf d. Reformation Bericht über die schweiz. Kunstausstellung im J. 1842	Derselbe	Regula Zwingli, nach Hans Asper	1. —
IV	1844	David Hess	Dr. J. H. Meyer-Ochsner	Portrait. Freundmayen und Leichenhuhn	1. 50
		Dietrich Meyer, seine Söhne und Enkel	C. W. Hardmeyer	Tischzucht	
V	1845	Joh. Dünz von Bern	Derselbe	Portrait. 5 Radierungen von Christ. Maurer	1. —
		Kunst und Künstler in Zürich bis zur Mitte des XVII. Jahrhunderts			
		Bericht über die schweiz. Kunstausstellung im J. 1844			
VI	1846	Caspar Rahn	Pfr. Corrodi in Töss	Portrait. Landschaft	1. 50
		Inhaltsverzeichnis der Neujaarsblätter 1805—1840	Verwalter J. Hess	Scene a. d. Künstlergesellschaft, v. H. Freudweiler	
VII	1847	Das Malerbuch, I. Abteilung	Prof. Dr. Bluntschli	Landschaft von L. Hess	1. —
		Hs. Conrad Stadler, Architekt		Portraits	1. 50
VIII	1848	G. Lory, Vater und Sohn	Prof. Brunner in Bern	Italienisches Bauernhaus, von G. Lory Sohn	1. 50
		Ausstellung zur Eröffnung des Kunstgebäudes	J. Hess	Die obrigkeitlichen Arbeiter, von M. Usteri	
IX	1849	Das Malerbuch, II. Abteilung	J. Hess	Der hl. Christoph mit dem Jesuskinde, von H. Lips	1. 50
X	1850	Samuel Amsler, Kupferstecher	J. M. Ziegler	Portrait	—
XI	1851	Franz Hegi, Kupferstecher	J. Hess u. Oberst D. Nüscheler	Portrait. Das Chorherrengebäude 1803	1. 50
XII	1852	H. Meyer, Hofrat in Weimar	Dr. J. H. Meyer-Ochsner	Portrait	1. 50
XIII	1853	Joh. Aberli, Graveur	J. M. Ziegler	Portrait. Siegelabdrücke in Reliefmanier	1. 50
XIV	1854	J. J. Wolfensperger, Landschaftsmaler	Frau Wolfensperger	Portrait. Tempel Jupiters zu Athen	1. 50
XV	1855	Wilh. Meyer, Architekturmaler	Dr. Fehr	Portrait. Vorhalle der Kathedrale zu Amalfi	1. —
XVI	1856	Carl J. J. Schulthess	J. Hess	Portrait	1. 50
		Bericht über d. schweiz. Kunstausstellungen 1846—54			
XVII	1857	J. C. Zeller	Dr. J. H. Meyer-Ochsner	Portrait. Genrebild	1. —
XVIII	1858	Joh. Jac. Stadler	J. Hess	Portrait. Waldbild	1. —
		Schenkungen an die Künstlergesellschaft v. 1848—57			
XIX	1859	Peter Birmann in Basel	J. Birmann, Cand. theol.	Portrait. Italienische Landschaft	1. 50
XX	1860	J. G. Müller, Architekt	J. M. Ziegler u. J. Hess	Portrait. Aus Müller's Skizzenbuche. Idee eines schweizerischen Nationalmonumentes	3. —
		J. M. Usteri's artistischer Nachlass			
XXI	1861	J. J. Meier von Meilen	J. Hess	Portrait. Alpenlandschaft	4. —
XXII	1862	G. A. Wegmann, Architekt	Derselbe	Portrait. Kunstgebäude in Zürich	3. —
XXIII	1863	J. M. Jos. Würsch von Buochs	Derselbe	Portrait. Gesetzgebung Moses	2. —
XXIV	1864	Joh. Notz, Aquarellmaler	Derselbe	Portrait. Italienischer Knabe	1. —
XXV	1865	H. Keller, Kartograph	Derselbe	Portrait. Vereinigung des Vord.- u. Hint.-Rheines	2. —
XXVI	1866	Alex. Calame von Genf	Derselbe	Portrait. Rosenlaugletscher	4. —
XXVII	1867	W. Scheuchzer	Dr. Jentsch	Portrait. Eisenhammer im Innthal	1. 50
XXVIII	1868	Conr. Hitz	Reishauer-Bodmer	Portrait	3. —
		Übersicht d. Sammlungen d. Künstlergesellschaft I.			
XXIX	1869	J. J. Oeri	J. Hess	Portrait	3. —
		Übersicht d. Sammlungen d. Künstlergesellschaft II.		Kampf d. Harten u. Linden in Appenzell A.-Rh.	
XXX	1870	H. Max Imhof, Bildhauer	E. Prosch	Portrait. Jacob und Rebecca; Ismael und Hagar	1. 50
XXXI	1871	F. Simon von Bern	Prof. R. Hofmeister	Portrait. Pferdewechsel des Postwagens	2. 50
		Übersicht d. Sammlungen d. Künstlergesellschaft III.			
XXXII	1872	Ferd. Stadler, Architekt	Derselbe	Portrait. Protestantische Kirche in Nazareth	4. 50
XXXIII	1873	Max de Meuron, Landschaftsmaler	Derselbe	Portrait. Bei Soracte	4. 50
		Friedr. Meier-Schulthess, Landschaftsmaler	W. Meyer, Stadtrat		

(Fortsetzung siehe Seite 3 des Umschlags.)









Neujahrsblatt

der

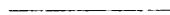
KUNSTGESELLSCHAFT IN ZÜRICH

für

1897.



GUSTAV CASTAN.

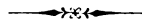


ALFRED DUMONT



BUCHDRUCKEREI BERICHTHAUS (vorm. ULRICH & Cie.)

GUSTAV CASTAN.



Es ist an mich die Bitte gerichtet worden um Aufzeichnung meiner Erinnerungen an Gustav Castan, den trefflichen Freund und tüchtigen Künstler, der sozusagen in meinen Armen gestorben ist auf einer gemeinschaftlichen Studienreise, die wir nach den von ihm so sehr geliebten Ufern der Creuse unternommen hatten. Wenn nun auch einerseits jeder Rückblick auf die vergnügten Stunden, welche ich mit dem lebenswürdigen Meister zugebracht habe — zur Winterszeit in seinem Atelier, oder im Sommer auf unsern ebenso anregenden als fröhlichen Studienreisen — mir zur Freude gereicht, so bleiben doch ebenso unauslöschlich in meinem Gedächtnis jene andern Stunden der Angst und des Schmerzes, die ich an seinem Sterbelager zugebracht habe, als ein fast tragischer Unglücksfall seiner schönen Künstlerlaufbahn ein so jähes Ende bereitete.

Freilich ist es im Grunde wenig, was ich aufzuzeichnen habe; denn wiewohl wir schon von Jugend auf mit einander bekannt und immer gute Freunde gewesen sind, bin ich doch erst in meinen spätern Lebensjahren in vertraulichere Beziehungen zu ihm getreten. Während unsrer Jugend und dem grössern Teil unsrer reifern Jahre haben uns die Zufälligkeiten des Lebens oft getrennt und es sind Jahre verstrichen, ohne dass wir uns gesehen hätten. Dies ist auch der Grund, warum mir oft Daten und Einzelheiten fehlen, wenn auch die allgemeinen Züge seines Lebens klar vor mir stehen. Ich werde mich bemühen, sie so wahr und deutlich als möglich wiederzugeben.

Gustav Castan ist am 25. Dezember 1823 geboren. Sein Vater hiess Alphonse Castan, seine Mutter war Elisabeth geb. Rilliet-Bandol, die letzte Sprossin dieses Zweiges der angesehenen Genferfamilie Rilliet, die unsrer alten Republik so viel ausgezeichnete

Gelehrte und Staatsmänner gegeben hat. Er studierte am Collège und der Universität seiner Vaterstadt wie die meisten seiner Standesgenossen, aber weder die exakten Wissenschaften, noch die litterarischen Fächer zogen ihn genügend an, um sich ihnen für die Lebenszeit zu widmen. Hingegen zeigten die Randverzierungen seiner Kollegienhefte sehr deutlich den Weg, welchen ihm Anlage und Liebhaberei wiesen. Seinen Vater hatte er früh verloren, und seine Mutter hätte nur ungern seinen Neigungen Zwang angetan; immerhin hielt sie es für besser, noch den Rat eines berufenen Mannes einzuholen und wandte sich zu diesem Ende an Alexander Calame, das anerkannte Haupt der damaligen Landschafterschule in Genf. Als dieser die ersten Versuche des jungen Studenten sah, war er überrascht von dem sich darin zeigenden Talent und sagte zu Frau Castan kurz und gut: «Schicken Sie mir ihn nur gleich».

Dieser Aufforderung ward natürlich ohne Zögern Folge geleistet, und Castan traf im Atelier des berühmten Landschafters mit Etienne Duval, Dunant, Du Bois de Knyff und andern zusammen, die man damals als «Calame'sche Schule» bezeichnete.

In seinem Unterrichtsprinzip war Calame genau und wahr. Vor allem legte er Gewicht auf die Richtigkeit und sorgfältige Ausführung der Zeichnung und liess seinen Schülern nicht gar viel freien Spielraum. Er liess sie weit öfter seine eigenen Studien kopiren, als dass er sie zum selbständigen Studium der Natur aufmunterte. Im Jahr 1845 unternahm er mit ihnen eine Reise nach Rom, aber kaum dort angekommen, liess er die jungen Landschaftler auf Tod und Leben — Akt zeichnen, sodass sie kaum Zeit hatten, die wundervolle Campagna von Rom zu *sehen* und kein einziges Mal ihre Staffelei dort aufzustellen Gelegenheit fanden. Natürlich blieb denn auch diese Reise ohne allen Einfluss auf ihre künstlerische Entwicklung und weckte bei ihnen wenig Sympathien für das herrliche transalpine Land, in das Castan auch niemals zurückkehrte. Immerhin darf man nicht glauben, dass der Unterricht bei Calame für seine Schüler nutzlos gewesen sei. Es blieb ihnen eine grosse und vornehme Auffassung der Natur und ein sicherer Geschmack in der Wahl des Gegenstandes; eine gewisse Gabe für die Composition, d. h. die geschickte Erfassung des ersten Eindrucks und die Verstärkung desselben in der Ausführung; ein guter, solider Fond, der sich bis zuletzt bewährt hat. Calame's Lehrer und Vorläufer, Diday, hatte damals auch ein Atelier für Schüler in Genf, und Castan war mit einigen von ihnen eng befreundet: Jacques Dunant, De la Peine, Salzmann etc. Seine Malweise ward dadurch sichtlich beeinflusst; er wandte sich den grossen Horizonten, den duftigen Fernen zu und vermied die Wiedergabe der enggeschlossenen Landschaften, wie sie unsern Alpengegenden nur zu sehr eigen sind.

Nachdem Castan das Atelier seines Meisters verlassen, wandte er sich zunächst nach Paris und verbrachte dort den Winter 1849. Grossen Eindruck machte auf ihn die neue, ihm noch ganz fremde französische Landschafter-Schule; er fühlte, was ihm noch fehlte und unterliess es von da an nie, jeweilen auf den Salon nach Paris zu reisen und mit grösster Aufmerksamkeit die neuesten Leistungen seiner Kollegen zu verfolgen. Français' Einfluss und später derjenige Corot's lassen sich deutlich in seinen Arbeiten erkennen, ohne jedoch seiner Individualität und seiner ausgeprägten Art Eintrag zu tun, die jeweilen beim Anblick eines seiner Bilder den Beschauer zu dem Rufe reizt: «Das ist ein Castan!» Einzelne Kritiker haben ihm sogar vorgeworfen, dass er zu viel von seiner Eigenart in jeden Vorwurf lege, den er male. Aber dieser Styl — gewissermassen seine unbewusste Unterschrift, die sich in allen seinen Bildern wiederfindet, ob sie Gebirgsnatur oder weite Ebene, Wald oder Marine wiedergeben, — das ist der Stempel des Meisters, der seine Persönlichkeit jedem seiner Werke aufprägt. Er malte in dieser Zeit verschiedene Bilder in der Dauphiné, in Mittel-Frankreich und besonders an den Ufern der Creuse im Berry; er verliebte sich geradezu in diese von seinen bisherigen Studienorten so verschiedene Natur, kehrte oft wieder zu ihr zurück und fand dort die glücklichsten Anregungen. Es war auf seiner ersten Reise in jene Gegend, die ohne Georges Sand wahrscheinlich noch gar nicht entdeckt wäre, dass er ganz unvermutet mit dieser berühmten Frau zusammentraf. Er war mit der Absicht gekommen, sich im Dorf Gargilesse niederzulassen, aber vergeblich suchte er eine Herberge, denn es gab eben keine solche. Endlich fand er wenigstens ein Unterkommen und machte sich dann auf den Weg, um jemand zu suchen, der ihm sein Essen kochen könnte, aber die einzige Frau, die von dieser Kunst etwas verstand, war schon in Beschlag genommen durch eine fremde Dame, die hier auch einen Aufenthalt machen wollte und eine Hütte gemietet hatte. Castan, der keinen weiteren Heiligen mehr anzurufen wusste, ging nun auf die Suche nach der glücklichen Besitzerin jenes kochkundigen Weibes, die niemand geringerer war als Georges Sand. Sie war gekommen, um in völliger Ruhe in diesem friedlichen und einsamen Erdenwinkel zu arbeiten, dessen poetischen Reiz sie entdeckt hatte, und dessen malerische Natur sie liebte. Sie empfing den jungen Künstler sehr freundlich und sagte ganz einfach: «Wenn es so steht, so leisten Sie mir eben beim Essen Gesellschaft; die gute Frau kann gerade so gut für uns beide kochen». Der gemeinsame Haushalt machte sich auf's beste, und freundschaftliche Beziehungen entspannen sich aus diesem Zusammentreffen. An Unterhaltungsgegenständen mangelte es nie, und die Abende verliefen stets aufs nützlichste und interessanteste. Georges Sand liebte die Malerei,

Castan die Litteratur. Seine geistige Bildung, gefördert durch fleissige Lektüre, hatte überhaupt den grössten Einfluss auf seine künstlerische Auffassung. Sie bildete den Geschmack, welchen selbst seine einfachsten Studien bekunden und liess ihn tiefer den Eindruck spüren, den die Natur auf jeden ausübt, der sie nicht bloss sklavisch und ohne Wahl kopirt.

Diese Studienreisen nach Mittelfrankreich setzten Castan in den vollen Besitz seines Talents und seiner Eigenart. Die zahlreichen aus dieser Zeit stammenden Studien bezeugen die gemachten Fortschritte. Seine Art zu malen wird breiter und einfacher; er studirt mehr die Werte und Verhältnisse der Farben. Auf dem Pariser Salon, den er nun regelmässig beschickt, wird ihm eine Ehrenmeldung und eine zweite Medaille zu teil. In Turin wird ihm der St. Maurizius- und Lazarus-Orden verliehen, in Wien erhält er ein Auszeichnungs-Diplom und aus verschiedenen französischen Städten Medaillen in Gold, Silber und Bronze.

Nachdem er Mittelfrankreich kennen gelernt, zogen ihn die Meeresküsten der Normandie und Bretagne an. Die hohen Dünen, die Lüfte mit den sturmgepeitschten Wolken, der wilde und malerische Charakter der bretonischen Landschaft entzückten und begeisterten ihn. Concarneau, Peros-Guéree, Pont-Aveu waren seine Lieblings-Standorte. Bei seiner letzten Reise in jene Gegend wollte es mein guter Stern, dass ich ihn begleiten durfte und ich bewahre die freundlichsten Erinnerungen an jene Fahrten. Castan war der prächtigste Reisegefährte, den man sich denken kann, und es wäre schwer, jemand zu finden, der alle Eigenschaften eines lebenswürdigen Gesellschafters und zuverlässigen Freundes in gleicher Weise vereinigte. Er besass eine gewisse fröhliche Gutmütigkeit, die ihm nie abhanden kam und den mit ihm verbrachten Stunden einen besondern Reiz gab. Damals habe ich auch die erstaunliche Leichtigkeit seines Pinsels und die überraschende Schnelligkeit seiner Auffassungs- und Darstellungs-Gabe kennen gelernt. Sah er irgendwo ein den Blick fesselndes, zur Wiedergabe reizendes Stück Welt, so machte er sich rasch ans Werk und zauberte in einem Vormittag ein Bild auf die Leinwand, dem nur noch der Rahmen mangelte, um die Zierde eines Salons zu werden. Jede seiner Studien war ein auf den ersten Wurf mit grösster Sicherheit geschaffenes Bild, wohl noch etwas flau mitunter, aber stets die treffende Wiedergabe der Gegend und Stimmung, und einige Stunden der Überarbeitung im Atelier genügten zur Vollendung. Daher kam es auch, dass sich bei seinem Tode eine grosse Zahl Werke vorfanden und deren immer noch manche vortreffliche im Atelier geblieben sind, wiewohl fast jedes kunstsinnige Haus in seiner Vaterstadt mit Stolz einen «Castan» aufzuweisen hat.

Man hat schon gesagt, dass Castan bald mit sich zufrieden gewesen sei und dass seine Leichtigkeit bei der Arbeit ihn zur Nachlässigkeit verführt habe. Dieser Vorwurf ist nicht richtig. Allerdings arbeitete er sehr rasch, wie ich es bereits gesagt habe, und niemand kann es besser wissen als ich, der ich ihm so oft bei der Arbeit zusehen und mich gewundert habe über die erstaunliche Schnelligkeit, mit der ihm die Arbeit unter den Fingern wuchs. Aber Schnelligkeit und Nachlässigkeit sind zwei verschiedene Dinge, und er wusste sehr gut, innezuhalten und seine Arbeit zu vernichten, wenn er das Gefühl hatte, sie gebe den künstlerischen Gedanken nicht treffend genug wieder.

Über seiner Vorliebe für die französische Landschaft vernachlässigte er jedoch die heimatliche Alpenwelt nicht und kehrte immer mit Freuden wieder zu ihr zurück. Die Studien, welche er dann zurückbrachte, nachdem er vorher eine so ganz verschiedenartige Natur studiert hatte, leisten den Beweis, dass der Wechsel ihn keineswegs verwirrt, sondern ihm wirkliche Förderung gebracht hatte. Das war nicht mehr die trockene Härte seiner frühern Manier, die natürliche Folge des Lehrgangs, den er durchgemacht hatte: Der Strich ist weicher, die Palette lebhafter, die Stimmung packender, ohne dass darüber der alpine Charakter verloren ginge. Man kann sich davon sehr gut überzeugen beim Durchblättern seiner Studien von Rosenlauri, von Arolla im Wallis, vom Öschinensee, oder wenn man sich ansieht, was er vom Neuenburgersee zurückgebracht hat, wo er sich mehrmals aufgehalten hat und dessen flache, mit rötlichem Schilf bewachsene Ufer ihm den Vorwurf zu einigen seiner besten Bilder geboten haben. Leidenschaftlich liebte er den Spätherbst, jene Jahreszeit der weichen, melancholischen Stimmungen, die er vortrefflich wiederzugeben wusste. Manchmal blieb er, um seine Studien zu vollenden, in irgend einem unheizbaren Wirtshäuschen, bis ihn Kälte und Frost endlich nach Hause trieben.

Aus dem Gesagten erhellt, dass Castan sich an alles wagte und zwar mit Erfolg. Er war so durch und durch Maler, und seine Kunst sass so sicher in Kopf und Fingern, dass er vor nichts zurückschreckte. Das hat die Ausstellung von Werken seiner Hand gezeigt, welche Freunde nach seinem Tode veranstalteten. Denn selbst sie hatten keine Ahnung von der unglaublichen Vielseitigkeit seiner Arbeiten, bis diese vereint im Palais Eynard zu sehen waren.

In der Tat liess sich bei dieser Ausstellung am besten erkennen, wie die mannigfaltigen Seiten der Natur seine Phantasie und sein künstlerisches Gefühl angeregt hatten. Die zahlreichen Besucher haben sehr genau die verschiedenen Stufen seines

Künstlerlebens und die aufsteigende Entwicklung seines Talentes verfolgen können. Die ersten Arbeiten nach dem Austritt aus Calame's Atelier sind fast alle dem Hochgebirge entnommen und verraten noch ganz die Art des Meisters in der sauberen Zeichnung und der peinlichen Ausarbeitung des Details, während die darauf folgenden Studien aus der Zeit seiner ersten Reisen nach Frankreich und seines Studiums der französischen Schule bereits Zeugnis von der grossen Schmiegsamkeit seines Talents ablegen. Niemals versteifte er sich hartnäckig gegen eine neue Richtung, sondern studierte sie und lernte von ihr, was er für gut erkannte. So zeigen ihn uns die Studien aus dem Süden Frankreichs von einer ganz neuen Seite: Das Torbild aus der alten provençalischen Stadt Baux mit seiner staubigen Strasse und seinen Kreidefelsen ist von einer ganz bewundernswerten Lichtfülle, und man glaubt, die Luft vor Hitze zittern zu sehen. Er pflegte zu sagen, man müsse, um solche Effekte zu erzielen, den Pinsel wegwerfen und mit der Spachtel malen, und so arbeitete er in der Tat auch jedesmal, wenn es galt, im Flug irgend ein merkwürdiges, scharfes Lichtspiel zu erhaschen. Sehr gut wusste er mit seiner Palette auch das tiefe Grün der Bretagne'schen Küstengegenden, die imposanten Massen ihrer Dünen, den grauen, melancholischen Ton der Lüfte, die Bewegung der Wellen wiederzugeben, wie sie auf dem Sand sich verlieren oder in wilder Brandung an den Felsen sich brechen. Auch die Umgebungen von Genf erscheinen oft auf seinen Bildern, und die entlaubten Wälder im spätherbstlichen Reiz wie auch einige seiner besten Winterlandschaften sind hier entstanden. Nennen möchte ich endlich noch unter seinen letzten Schöpfungen jene Alpengipfel, jene Gebirgsseen, in deren stahlblauem Spiegel sich die von der Abendsonne vergoldeten Gletscher widerspiegeln; die Gebirgsbäche, welche sich brausend durch das Wirrwarr von Felsblöcken und knorrigen Baumstämmen ihren Weg bahnen; alle diese Studien sind voll Leben und Bewegung und sind offenbar auf der Höhe seines Könnens entstanden.

Castan's gesellige Eigenschaften, sein liebenswürdiger und fröhlicher Charakter haben jedenfalls nicht wenig zu seinen künstlerischen Erfolgen beigetragen. Ich glaube nicht, dass er einen einzigen Feind gehabt habe, denn allezeit und gegen jedermann war er von der gleichen herzlichen Offenheit. Er war ein zuverlässiger Freund, und seine Freundschaft wusste nichts von jenen wechselnden Stimmungen, die unserm Genfer Charakter fast so sehr wie unserm Klima anhaften. Er bewegte sich gern in Gesellschaft und war dort gern gesehen, aber noch mehr schätzte er einen vertraulichen Verkehr und die gemütliche Plauderei über dies und das. Alles interessirte und amüsirte ihn, sodass er weder allein noch in Gesellschaft je etwas von Langeweile wusste.

Mit dem Bleistift-Ende, das er stets bei sich trug, warf er plaudernd und zuhörend auf die Tischecke oder auf irgend ein Stück Papier alle möglichen Zeichnungen, die seine Gastgeber, wenn er fortgegangen war, sofort in ihre Albums legten. In seinem Atelier, das einen feinen Geschmack verriet, und mit alten Waffen und Stoffen, doch ohne jede Aufdringlichkeit, geschmückt war, trafen sich oft im Winter eine Anzahl Freunde, denen es da wohl war, und Castan war unter ihnen der selbstverständliche Mittelpunkt. Niemals versuchte er, auf geschickten Umwegen die Rede auf seine Arbeiten zu bringen; noch weniger sprach er selbst davon, und nie bat er um irgend ein Zeitungslob, wie er sich auch gegen die Kritik nie empfindlich zeigte. Seine Bescheidenheit war ihm gewissermassen zur Lebensart geworden, eine Eigenschaft, die man sonst in diesem Masse unter Künstlern gewiss selten findet. Sprach er von seinen Kollegen, so lobte er sie; fiel man in seiner Gegenwart über sie her, so nahm er sie in Schutz und zwar nicht bloss mit leeren Worten, sondern freimütig und aus Überzeugung, weil er bei jedem noch irgend eine rühmensewerte Eigenschaft sah. In dem grossen Gesellschaftskreis, in welchem er sich bewegte, nahm er eine sehr angesehene Stelle ein, denn er hatte eine ganz ausgeprägte, die Leute anziehende Eigenart. Immer war es ein Vergnügen, ihn zu treffen, weil ihm die Freude am Leben und die Fähigkeit, es in rechter Weise zu geniessen, aus dem fröhlichen Gesichte strahlte. Allerdings hatte es ihm auch alles geboten, was man billigerweise erhoffen darf: Erfolg, viele treue Freunde und ein glückliches Familienleben. Bei den Künstlern war er sehr beliebt, trotz seiner Erfolge, und gerade in seinen letzten Lebensjahren ward er oft berufen, seine Kollegen in den Jury's und den Vorständen ihrer Vereine zu vertreten. Ich erwähne unter den offiziellen Würden und Bürden, die ihm zu teil geworden sind, den Vorsitz im Verein schweizerischer Maler und Bildhauer und das Präsidium der Classe des Beaux Arts, welches er mit seiner gewohnten Gewandtheit führte, sodass die Abendsitzungen stets mit grossem Interesse besucht wurden. Er war auch eine zeitlang Komiteemitglied des schweizerischen Kunstvereins, dem seine Ausstellungen oft mehr Mühe als Anerkennung gebracht haben; aber bei seinem lebenswürdigen Charakter ertrug Castan alles mit Geduld und Humor.

Als Schweizer Bürger hatte er auch seine militärischen Pflichten zu erfüllen und war zu seiner Zeit einer unsrer schneidigsten Reiter-Offiziere, so dass ihn General Dufour bei dem Truppenaufgebot des Jahres 1856 zu seinem Ordonnanz-Offizier bezeichnete. Die Freude am Militärwesen bewahrte er sich bis zuletzt und war einer der treuesten Besucher bei den Sitzungen der Offiziersgesellschaft.

Wie früher erwähnt, wurden unsere Beziehungen in spätern Jahren wesentlich vertrauter und so kam es, dass ich im Juli 1891 mit ihm in die Bretagne reiste, um mich dort an seiner Seite in Concarneau niederzulassen und nach der Natur zu zeichnen. Das nächste Jahr griffen wir wieder gemeinsam zum Malgerät, aber diesmal galt es Mittel-Frankreich. Zuerst wandten wir uns nach Roanne und Le Forez, da aber jene Gegend nicht das bot, was Castan suchte, setzten wir unsern Weg fort in das alte Herzogtum Berry und nahmen unsern bleibenden Standort in einer kleinen Herberge des Dörfchens Crozant, nahe den Ufern der Creuse, mitten in einer Gegend, die mit ihrer Menge malerischer Punkte wie für Landschaftler geschaffen scheint.

Dort war es, dass mein Freund, am 4. Tage unseres Aufenthalts, als er die Treppe zu seinem Zimmer hinaufstieg, plötzlich von Schwindel befallen wurde; er schwankte; das Treppengeländer war zu niedrig, um ihn zu halten und so stürzte er von ziemlicher Höhe hinab auf die Steinfliesen um nie wieder aufzustehen. Ich war nur wenig voraus und wie ich, weil er nicht nachkam, wieder ein paar Tritte hinabstieg, sah ich ihn plötzlich mit einem mal bewusstlos auf dem Boden am Fuss der Treppe liegen. Kein Arzt war am Ort. Ein sofort nach der nächsten Stadt gesandter Bote erschien nach zwei langen Stunden mit einem solchen und dieser fand ihn noch am gleichen Orte auf Kissen liegend, die der Wirt und ich so gut als möglich hingebettet hatten. Obgleich der Verunglückte nur bewusstlos zu sein und frei zu atmen schien, konnte uns der Arzt doch keine Hoffnung machen. Man brachte ihn auf ein Bett und einige Stunden lebte er noch, allem Anschein nach schmerzlos, aber ohne noch einmal zum Bewusstsein zu kommen. Beim Morgengrauen ward der Atem schwerer und ohne Kampf trat der Tod ein, sechs Stunden nach dem Falle. So fand diese Laufbahn, welche bei des Künstlers prächtiger Gesundheit noch viele fruchtreiche Jahre versprochen hatte, ihren jähen, schmerzlichen Abschluss.

Castan hat in unsern kunstliebenden Genferkreisen eine Lücke gelassen, die schwer auszufüllen sein wird, denn solche sympathische Persönlichkeiten sind selten. Sein Einfluss war ebenso nützlich als wohlthätig, obwohl er auf den ersten Blick nur liebenswürdig zu sein schien. Es fehlt uns seine Persönlichkeit und seine ganze veröhnende Art. Ich selbst habe in ihm einen Freund und Lehrer verloren, wie es wenige gibt und weiss, dass ich keinen solchen mehr finden werde.

C. G. Diodati.

ALFRED DUMONT*)



Der Maler Alfred Paul Emil Etienne Dumont ist in Baulmes (Kanton Waadt) am 13. Juni 1826 geboren.

Seine Jugendzeit verbrachte er bei seinen Eltern im Schlosse von Perroy, zwischen Rolle und Allamand. Von dort kam er in das durch Herrn Sillig geleitete Institut in Vevey und vollendete seine Schulbildung an der Academie von Genf. Schon früh bestimmte ihn sein Vater für die rechtswissenschaftliche Laufbahn, in der sich sein Verwandter und Pate, Etienne Dumont, rühmlichst hervorgetan hatte. Aber schon als Knabe hatte er nicht nur grosse Vorliebe für das Zeichnen, sondern auch unbestreitbares Talent gezeigt. Ganz besonders gelang es ihm vortrefflich, die charakteristischen Züge der Physiognomien zur Geltung zu bringen, und oft brachte er aus den Kollegien auf den leeren Seiten seiner Hefte nicht viel anderes heim, als Portraits und Karikaturen seiner Professoren oder seiner Studiengenossen, wahre Muster an Auffassung und feiner Beobachtungsgabe. Lange widerstand Dumonts Vater der künstlerischen Neigung

*) *Quellenangaben:*

1. Ein Artikel des Journal de Genève, Verfasser: Herr William Serment, erschienen am Tage nach Dumonts Tode.
2. Ein Artikel der Tribune de Genève vom gleichen Tage, verfasst von Herrn Albert Trachsel.
3. Nekrolog, verlesen am 16. Mai 1895 in der 78. jährlichen Generalversammlung der Société des Arts im Athénée durch Herrn Théodore de Saussure.

seines Sohnes, von der er sich wenig für die Zukunft versprach, musste aber schliesslich doch seine Einwilligung zu der neuen Laufbahn geben.

Nun besuchte der angehende Künstler das Atelier von Jean Léonard Lugardon, unter dessen tüchtiger Leitung sich sein Talent aufs schönste entfaltete. In Düsseldorf setzte er dann seine Studien fort, und dort traf er auch wieder mit seinem Landsmann Benjamin Vautier zusammen. Eine herzliche Freundschaft bildete sich zwischen den beiden Künstlern, die bis zu Dumonts Tode stets unverändert warm geblieben ist.

Im Atelier von Charles Gleyre in Paris vollendete der junge Mann seine Lehrjahre und kehrte dann in seine Heimat nach Genf zurück. Um sich weiter auszubilden, versäumte er nicht, auf verschiedenen Reisen die hauptsächlichsten Kunststädte, sowie die Ausstellungen in Paris, London, Wien, Berlin und München zu besuchen, von denen er stets mit neuen Plänen und Entwürfen zurückkam. Sein aufgeweckter und offener Geist verarbeitete dieselben mit Leichtigkeit, und der Erfolg zeigte sich in seinen Arbeiten.

Es ist wohl hier am Platze, auch der Freundschaft zu erwähnen, mit der ihn die Frau Gräfin Agénor de Gasparin auszeichnete. Diese lebenswürdige Frau erkannte bald unter dem gefälligen und etwas unbeständigen äussern Wesen den ernsten und guten Kern, die edeln innern Eigenschaften des jungen Mannes. Er durfte sie auf längern Ausflügen in der Gegend von Valleyres im Jura begleiten und machte später mit ihr eine Reise nach Spanien, von der er reiche Ernte an Skizzen und Öl-Studien, die in verschiedenen Gemälden voll Anmut und Farbenreiz ihre künstlerische Verwertung fanden, aus der Gegend von San Sebastian, Bayonne, Fontarabie an der Küste von Bidassoa mitbrachte.

Dumonts Stift zeichnete schnell, leicht und bestimmt und verriet jene Feinheit der Beobachtung und Neigung zum Humor, die niemals in übelwollende oder beleidigende Karrikatur ausartet, weil sie sich von Übertreibungen frei hält. Vielleicht wurde gerade diese Leichtigkeit, wie das hie und da vorkommt, zu einer Klippe für ihn und zu einem Hindernis höherer Entfaltung. Der Gedanke wurde oft von ihm nur auf das Papier hingeworfen und war damit, obwohl kaum begonnen, bereits vollendet; seine ganze Kraft lag schon darin ausgeprägt. Eine Überarbeitung, ein zweiter Entwurf verbesserten nichts mehr daran. Dumont war eine jener feinfühlenden, aber nicht beharrlichen Naturen, bei denen der erste Eindruck ein ausserordentlich lebhafter ist, aber dafür nicht lange anhält. Wie im Fluge konnte er eine zauberhafte, aber nur flüchtige Erscheinung in der Natur erhaschen und erfassen und sie schnell in einem Entwurf

auf der Leinwand fixiren. Musste er aber damit auf die Musse des Ateliers warten, so war die erste ursprüngliche Frische der Idee bereits abgeblasst. Alle Mühe und aller Zwang, sich den gefühlten Eindruck wieder vor das geistige Auge zu rufen, beeinträchtigte die Feinheit und die Lebhaftigkeit der ersten Auffassung.

Unser Künstler fürchtete sich vor dem Eingeschlossensein und der Einsamkeit; die Arbeit im Atelier ermüdete und bedrückte ihn. Ungern nur nahm er sich die Mühe, sich in einen Gedanken, den er erfaßt hatte, zu vertiefen, ihn zu verarbeiten oder gar ihn umzumodeln, und so kommt es, dass man den feinfühlenden Dichter stärker in seinen Studien als in seinen Bildern empfindet. Das letzte Ausarbeiten ist ihm lästig, oft verlässt er sein Atelier und macht einen Spaziergang, von dem er voll neuer Gedanken heimkehrt und damit die frühern einfach beiseite schiebt. Seinen Bildern haftet daher etwas flüchtiges und unvollendetes an.

Unzählbar sind seine Skizzen und Zeichnungen, die sich in Albums zerstreut finden. Für Programme zu Soiréen und Liebhaber-Konzerten, für die Ausschmückung von Menus, Lotterie-Losen und dergleichen wandten sich seine Bekannten niemals vergeblich an ihn, denn seine Gefälligkeit war in solchen Dingen eben so unerschöpflich wie seine Phantasie. Hätte Dumont sein Talent mit mehr Eifer dem Zeichnen von Illustrationen zugewendet, so hätte er es darin gewiss zu hervorragenden Leistungen gebracht. So aber verschwendete er die Gabe in kleinen Dosen da und dorthin.

Sein Charakter war ein durchaus geselliger. Überall wurde er eingeladen und überall, in welcher Gesellschaft er auch sein mochte, nahm er gleich eine der ersten Stellen ein. Wie er gewohnt war zu zeichnen, so war auch seine Rede: mit wenigen, fast zögernd und halblaut gesprochenen Worten verstand er es, jede Lage, jede Handlung scharf zu charakterisiren. Er wusste stets zu fesseln und zu amüsiren, ohne dass er sich je auf Kosten anderer lustig machte oder jemandem weh tat. Auch verstand Dumont gut, zuzuhören, und oft gab erst seine Antwort dem Gespräch eine tiefere und unerwartete Wendung. Sein Geist und die Kenntnisse, welche er seiner Belesenheit und dem Umgang mit vielen bedeutenden Menschen verdankte, sowie sein ausserordentliches Gedächtnis machten, dass er überall an seinem Platze war. Seine Mitteilungen in der «Classe des Beaux Arts» waren oft mit pikanten, unerwarteten Einfällen gewürzt, die seine Gedanken schnell und treffend darlegten und sich den Zuhörern tief einprägten.

Dumonts Schrift in seinen Briefen ist nicht leicht zu lesen; oft unterbrechen den Text allerlei Kritzeleien, die sich bei genauerem Zuschen als eilfertig gezeichnete Illu-

strationen entpuppen. Der Styl ist bündig, lebhaft und stets den treffenden Ausdruck findend, oft auch durch ein paar Gedankenstriche ganz neue Gedankenreihen eröffnend.

Durch seine vielen Reisen und häufigen Besuche in den besten fremden Galerien war Dumont mit der Zeit ein feiner und unparteiischer Kunstkenner geworden. Er urteilte sehr einsichtig ohne alle Voreingenommenheit oder Unduldsamkeit, und seine Gespräche, die stets genussreich waren, liessen den ernsten und gewiegten Sachverständigen erkennen.

Scherz und Spott über religiöse Dinge waren ihm in der Seele zuwider, und stets nahm er sich der Abwesenden an, welche ungerechter Weise angegriffen wurden. Wer immer mit ihm zu tun hatte, schätzte ihn um seines geraden Charakters willen. Auf Dumonts Freundschaft konnte man bauen; Eifersucht kannte er nicht, und oft genug hat seine Fürsprache den Kollegen Aufträge und andere nicht unbedeutende Vorteile verschafft. Mit dem Maler Gustav Castan war er eng befreundet, und oft stunden diese beiden Künstler zusammen, um gegen die Übertreibungen und Auswüchse der jüngern Schule anzukämpfen, obschon sie dem neuen Geiste in der Kunstausdrucksweise keineswegs feindlich gegenüberstanden. Trotzdem sie beide als letzte Vertreter einer etwas aus der Mode gekommenen Schule gelten konnten, genossen sie doch in den Kreisen der jüngern Kollegen eine gewisse Autorität, die aber beide stets nur auf liebenswürdige Weise zur Geltung brachten.

Seine Studienreisen schloss Dumont durch einen «tour du monde» ab, zu dem ihn ein Freund, Herr Agénor Boissier in Genf veranlasst hatte, der einen Begleiter für seinen Sohn wünschte. Allerdings fühlte er schon seit einiger Zeit eine gewisse Erschütterung seiner Gesundheit, und erst nach langem Zögern entschloss er sich daher, der freundlichen Einladung Folge zu leisten. Leider entsprach die Reise den von ihm darauf gesetzten Hoffnungen nicht ganz. Der Altersunterschied zwischen ihm und seinem Gefährten war wohl mit daran Schuld, dass sie in ihren Eindrücken oft nicht völlig harmonirten; indessen brachte Dumont doch eine grosse Menge von Skizzen und Studien mit heim, die in der Folge dazu beitrugen, seine reizenden Schilderungen und Erzählungen in der «Classe des Beaux Arts» zu verschönern und zu ergänzen.

Während seiner letzten Jahre lebten Energie und Humor noch einmal in ihm auf, und die körperlichen und geistigen Beschwerden des Alters sollten ihm fast völlig erspart bleiben. Den Tod fürchtete er nicht, denn obgleich sein Mund sich hie und da kritisch und ätzend äusserte, hatte er doch tiefe religiöse Überzeugungen. Das Ende trat an ihn im Schlummer heran, ohne Vorboten und Todeskampf, nachdem er

kurz vorher noch das liebste was er kannte, genossen hatte: vertrauliche Unterhaltung mit guten Freunden und einen wunderschönen Sommerabend-Spaziergang, der leise und schön verklang, wie kurz darauf sein eigenes Leben.

Nur wenige Gemälde Dumonts haben die Grenzen seines Heimatlandes überschritten. Aber kaum wird es einen seiner Freunde geben, der nicht eines oder mehrere seiner Bilder besäße. Seine besten Schöpfungen sind von verschiedenen Kunstmuseen der Schweiz erworben worden, nachdem sie den Turnus des Kunstvereins mitgemacht hatten. Das dieser Lebensskizze beigegebene Bild, «Der Müller und sein Sohn», — nach der bekannten Lafontaine'schen Fabel — erfreute sich lebhaften Beifalls auf der Landesausstellung in Zürich und ist dort von einem privaten Kunstfreund erworben worden*).

Am öffentlichen Leben hat sich Dumont nicht beteiligt, hingegen liess er sich gern als Jury-Mitglied bei Ausstellungen und für andere Aufgaben wählen und sass auch öfters in offiziellen Kommissionen. Es war auch bereits beschlossen worden, ihn als Mitglied in die eidgenössische Kommission der Gottfried Keller-Stiftung zu berufen, als sein unerwarteter Tod dazwischen trat. Wenn Dumont sich aber auch nicht direkt in den öffentlichen Angelegenheiten betätigt hat, so interessirte er sich doch nichtsdestoweniger um alles, was vorging; was immer sich in Genf oder im weitem Vaterlande zutrug, gutes oder böses, bewegte ihn auf's lebhafteste. Für wohltätige Zwecke war seine Unterstützung immer zu haben, und ohne Zweifel würde er auch in kritischer Zeit einem höhern Rufe des Vaterlandes freudig und mit Enthusiasmus gefolgt sein.

Dumont war Sammler, aber keiner von denen, die als Liebhaber nur die Seltenheit bezahlen und sich um den innern Wert der Sache nichts kümmern, welche sie sich einfach um jeden Preis sichern wollen. Übrigens hätte ihm auch schon seine ökonomische Lage eine derartige Sammelleidenschaft untersagt. Aus Liebe zur Heimat spürte er mit Eifer alte Stiche, Ansichten und Trachtenbilder schweizerischen Ursprungs auf, daneben auch seltene Gegenstände unserer Landes-Industrien, altes Porzellan und Steingut, sowie getriebene Kupfersachen. Über alle diese Dinge hat er zu Gunsten der städtischen Sammlungen von Genf testamentarisch verfügt.

*) Wir verdanken die freundliche Erlaubnis zur Reproduktion dem Besitzer, Herrn E. H. Brandt in Zürich.

Als früherer Präsident der «Classe des Beaux Arts» (der zur «Société des Arts» in Genf gehörenden Abteilung der Schönen Künste) vermachte er der Bibliothek derselben in dankbarer Anhänglichkeit eine grosse Anzahl schöner Werke über Kunst, Albums mit Originalzeichnungen, Stiche und Mappen mit ältern Drucken. Diese prächtige Vergabung enthält auch zahlreiche Studien seiner eigenen Hand, Compositionen und Portrait-Skizzen, welch letztere er theils nach der Natur, theils aus der Erinnerung geschaffen hatte. Dazu kommen die ungezählten Skizzen, die er im Laufe der Jahre auf seinen vielen Reisen sozusagen im Fluge aufs Papier hingeworfen hatte.

Dumonts künstlerische Hinterlassenschaft besteht daher nicht aus bedeutenden Werken, sondern mehr aus einer Fülle wichtiger und interessanter Détails seiner künstlerischen Laufbahn. Jeder, der diese Albums durchblättert, wird einen wahren Genuss davontragen. Fast wie in einer Biographie lassen sich darin die Eindrücke und Bestrebungen des Menschen und des Künstlers Dumont verfolgen. An Abwechslung fehlt es nicht, man begegnet da den Bildnissen lieber Bekannter, dann wieder Typen aus allen möglichen Ländern, meistens in ihrem National-Kostüm und auch an landschaftlichen Studien ist die Ausbeute sehr gross. Mit wenigen geschickten Strichen des Bleistiftes zeigt er uns treffend Szenen und Sittenbilder aus der Heimat und der Fremde. Und endlich finden wir dabei Skizzen zu Bildern, die später theils ausgeführt, meist aber ohne weiteres bei Seite gelegt worden sind. Sie alle lassen uns freundliche Blicke tun in die Laufbahn unseres Künstlers und spiegeln so ganz das heitere Bild unseres Dumont wieder, dessen ruhigen Lebensgang wir in den vorstehenden Seiten zu zeichnen gesucht haben.

Alphonse Revilliod.

